

épik

MARINE CARTERON



# PAJILLAS

DANS LE VENTRE DE TROIE

ROUERGUE

## *Cap Sigée*

### **52 années avant la chute de Troie**

Au loin, la mer. Bruyante, ronflante, scintillante.  
Dans mon dos, la pierre. Mordante, brûlante, rassurante.

Si la première me fait peur, j'aimerais me fondre dans la seconde, ne plus faire qu'une avec la falaise, disparaître avant que le monstre n'arrive et m'arrache à mon précaire refuge.

Par quoi la Bête va-t-elle commencer ? Bras ? Jambe ?

À moins, tout simplement, qu'elle ne me gobe comme une friandise, et me laisse me dissoudre lentement entre les parois sombres de son ventre.

Je ne sais pas quel serait le pire, et puis, de toute manière, je ne peux rien y faire.

Les soldats ont passé mes liens dans des anneaux de fer fixés à la falaise, tendu mes bras très haut par-dessus ma tête, écarté mes jambes jusqu'à ce que la plante de mes pieds ne touche plus le sol et m'ont laissée là.

Offerte aux rayons du soleil, je brûle. La chaleur est si forte qu'il m'arrive de perdre conscience, un répit bienfaisant qui ne dure malheureusement pas très longtemps car les gardes viennent m'asperger d'eau de mer à chaque fois que je m'évanouis.

La première fois, je les en ai remerciés. C'était avant de comprendre que le sel, en pénétrant mes plaies, en resserrant les liens autour de mes chevilles et de mes poignets, ne faisait qu'augmenter mes souffrances.

Depuis, quand ils viennent, je ne dis rien et profite des quelques minutes de fraîcheur qu'ils me procurent avant que ressurgisse la douleur, celle de mes poignets distendus, de ma peau brûlée, des écorchures laissées par les pierres dans mon dos, de ma gorge trop sèche. Une liste qui s'allonge à mesure que le temps s'écoule.

L'eau clapote doucement à quelques centimètres de mes orteils. Tout à l'heure, le ressac était un peu plus fort et les vagues montaient jusqu'à mes chevilles, une caresse agréable mais dont mes pieds sont ressortis flétris comme la peau d'un noyé.

Coincées entre les rochers, des algues brunes dansent, avant, arrière, un mouvement qui m'évoque celui d'une chevelure ; quelque chose de blanc apparaît parfois entre les longues herbes marines. Un os ? Peut-être. Avec ce qui m'attend, difficile d'imaginer autre chose.

La tempête d'avant-hier n'a pas pu effacer les traces de ce qui se joue sur ces rochers depuis des mois : du sang colore les pierres et la falaise est striée de marques dont je préfère ne pas imaginer l'origine. Ongles des femmes qui m'ont précédée ? Dents de la Bête ? Impossible de savoir.

Attendre est ce qu'il y a de pire.

Je n'ai jamais assisté aux sacrifices mais, si j'en crois ce qui se murmure dans les rues de Troie, la Bête est toujours venue chercher ses proies avec diligence : sitôt enchaînées à la pointe du cap Sigée, sitôt croquées.

Pourquoi est-ce si long pour moi ?

J'ai beau fixer la mer, je ne vois rien arriver et les derniers spectateurs sont partis depuis un moment.

Je les comprends. Un corps dénudé, même celui d'une grande prêtresse d'Athéna, est vite lassant à regarder si rien ne se passe.

J'aurais dû jouer le jeu : crier, pleurer, supplier. Ça les aurait sans doute convaincus de rester un peu plus longtemps. Sauf que, voilà, j'en ai assez de faire semblant.

Je ris en pensant que si Céto tarde trop, il ne lui restera de moi que quelques os à suçoter.

Enfin, si elle vient.

Je commence à douter, à me dire que la Bête est capable de sentir que l'offrande qu'on lui propose est une supercherie. Qu'à la différence de ma mère et des autres grandes prêtresses d'Athéna, je n'entends pas la voix du Palladion.

Peut-être aurais-je dû le dire aux soldats quand ils sont venus me chercher ? Leur avouer que j'étais une imposture et que Pallas ne parlait pas à mon oreille.

Rien que pour voir la tête de mon père, ça aurait valu le coup. Enfin, ça et le fait que ma mort aurait été plus rapide.

J'ai dû m'assoupir car quand je soulève mes paupières la lune a remplacé le soleil.

Les gardes ont renoncé à me maintenir éveillée et la nuit a enveloppé mon corps.

Sa fraîcheur soulage un peu ma peau brûlée et mes plaies rongées par le sel.

L'arbre au-dessus de mon front balance sa ramure. Il n'était pas si bas tout à l'heure.

Je sens ses branches se glisser comme des doigts dans ma chevelure, une caresse apaisante qui me rappelle les mains de ma mère quand j'étais enfant.

Une chouette au bec d'or se perche sur mon épaule, hulule doucement à mon oreille. Un froufroutement soyeux qui me murmure de ne pas m'inquiéter. Que tout va bien. Que tout est comme il faut.

Comme il faut ?

Pour Athéna, je n'en doute pas.

Pour moi, c'est une autre histoire...

# CHANT I

*Achille à Thétis :*

*« Bien souvent je t'ai entendue, au palais de mon père,  
Affirmer hautement que, seule entre les Immortels,  
Tu préservas d'un noir malheur le nuageux Cronide,  
Le jour où les Olympiens\_Héra et Poséidon  
Et Pallas-Athéna voulurent le charger de chaînes. »*

*Iliade, Chant I, 396-300*



## *Olympe*

### 56 années avant la chute de Troie

Dans les jardins enveloppant le haut palais de Zeus, une déesse foule les allées herbeuses dans le plus grand silence. Sur son passage, les arbres courbent leurs branches, puis se redressent dans un froufroutement onctueux quand elle s'éloigne.

Athéna est pressée. Comme un navire sur la mer écumeuse, la semelle lisse de ses sandales laisse un sillage léger dans la rosée. La déesse a rendez-vous sous le chêne aux mille branches, là où, la veille, elle est convenue de retrouver Poséidon, dieu des océans, et la divine Héra, épouse de Zeus.

– Tu es en retard, l'accueille Héra quand Athéna s'arrête au seuil de la clairière.

Debout à quelques pas, Héra darde sur elle ses yeux noirs : sa peau lisse et blanche irradie dans l'air encore sombre. L'ichor, ce sang des immortels que tous ont en commun, pulse sous la peau diaphane. Droite dans une

longue robe qui frôle ses orteils et coule en larges plis à partir de sa taille, la déesse du mariage attend. Sous son œil droit, un minuscule frémissement fait vibrer sa paupière tandis qu'elle tourne et retourne entre ses doigts la ceinture d'or de sa tunique.

– Bon, tu viens où tu prends racine ? lance-t-elle à sa nièce. J'ai ce que tu m'as demandé...

Athéna ne lui en veut pas de sa brusquerie, elle sait que la rancœur a tenu sa tante éveillée toute la nuit. Depuis trop longtemps la place à côté d'elle dans le lit reste froide. Zeus, son époux, réchauffe la couche d'un autre, Ganymède, ce prince troyen dont Héra ne veut même pas prononcer le nom. C'est d'ailleurs pour ça qu'elle est là : se venger.

Pour Athéna, c'est très différent. La déesse de la stratégie sait que la rancœur est mauvaise conseillère, alors elle se contente de cultiver sa colère comme le ferait un volcan que tous croient endormi. Un calme apparent encore plus dangereux.

Athéna s'avance dans le cercle parfait de la clairière. Perçant à travers les hautes ramures, un rayon de lune égaré tombe sur elle et la couvre de lumière.

Si elle n'a pas pris sa lance, la déesse guerrière a gardé son casque d'or, celui à double cimier qu'elle porte pour la guerre. Sur son torse musclé resplendit une armure finement ciselée, où s'ouvre l'œil terrible d'une gorgone. Ses cuisses fines, tendues comme la corde d'un arc, disparaissent sous une courte jupe composée de bandes de cuir et de laine tissée.

Héra hausse un sourcil. Elle n'a jamais compris l'intérêt que sa nièce porte à l'art des combats. Déesse du

mariage, Héra se bat sur un autre terrain et avec d'autres armes, plus discrètes mais aussi efficaces.

– Tu ne crois pas que tu en fais un peu trop, Athéna ?  
On ne part pas en guerre, une simple tunique aurait suffi...

Sauf qu'Héra se trompe.

Ce complot qui se trame, c'est le début d'une guerre.

Celle qu'Athéna a décidé de mener contre Zeus, celle qu'elle a décidé de gagner.

Quoi qu'il en coûte.

Mais ça, elle n'a pas l'intention de le dévoiler à sa tante.

– Poséidon n'est pas encore arrivé ? se contente-t-elle de lui répondre.

– Non... tu l'aurais repéré à l'odeur... et puis, tu le connais, mon frère aime soigner ses entrées. Il arrivera à la dernière seconde, nimbé de lumière et tout le tralala. On aura déjà de la chance s'il ne se fait pas précéder de ses tritons soufflant dans leurs conques...

– Des tritons ? En pleine forêt ? sourit Athéna.

– Oui, certes, reconnaît Héra, pas les tritons, mais pour le reste, tu vas voir...

Comme pour donner raison à sa sœur, Poséidon franchit le cercle de verdure au moment précis où la lumière perce entre les branchages. Les rayons de l'aube tombent autour de lui comme mille lances et les oiseaux tous ensemble se mettent à pépier.

Une entrée digne d'un dieu majeur qui fait naître un sourire satisfait sur le visage du souverain des océans.

– Qu'est-ce que je t'avais dit, murmure Héra du bout des lèvres tandis que Poséidon marche jusqu'à elles.

– Héra, Athéna. Vous l'avez ?

À la différence de Zeus, qui aime s'écouter parler, Poséidon n'est pas du genre à s'embarrasser de longs discours. Il est là dans un but précis et espère bien que les déesses ne l'ont pas dérangé pour rien.

– Évidemment, lui répond aussitôt Héra en ouvrant le coffre posé à ses pieds.

À l'intérieur, lovée sur elle-même comme un serpent, se trouve une chaîne étincelante. Large de plusieurs pouces, celle-ci a été forgée dans l'airain le plus pur par le plus grand des forgerons, le fils d'Héra : Héphaïstos. Une chaîne que Poséidon soupèse pourtant d'un air pas franchement convaincu.

– Et vous croyez que ça tiendra ? ça me semble léger...

– Les mêmes chaînes retiennent les Titans au Tartare depuis des siècles, alors ça devrait suffire pour calmer mon mari pendant quelques jours, réplique sèchement Héra.

– Sauf que Zeus est bien plus fort qu'un Titan, et je doute que ces bracelets résistent longtemps à la puissance de sa foudre.

– C'est bien pour ça que nous attendrons qu'il ne l'ait pas pour l'attacher, intervient Athéna.

– Et qu'Héphaïstos a préparé une petite surprise sous mon lit en plus de ces chaînes, ajoute Héra pour finir de convaincre Poséidon.

– Mouais...

L'indécision du dieu des océans est palpable. Se dresser contre son frère, cet arrogant cadet qui les dirige tous comme s'ils étaient ses enfants, Poséidon en rêve depuis longtemps. Mais de là à franchir le pas...

– Si tu ne le sens pas, aucun problème, dit Athéna en rangeant la chaîne dans son coffre de bois. Apollon, lui, acceptera certainement de nous aider...

Les veines du cou de Poséidon se gonflent comme des torrents de montagne à la fonte des neiges. Ses joues prennent une teinte vermeille.

– Apollon ? ! Ce joueur de lyre ! tonne-t-il en serrant les poings.

– Quoi ? Si tu n’as pas le courage d’affronter mon père, je le comprends parfaitement. Après tout, il y a certainement une bonne raison pour que ce soit Zeus notre roi, lui retourne sa nièce en haussant un sourcil.

Si Héra sourit discrètement, le dieu au trident n’est pas assez fin pour voir le piège que lui tend Athéna. Indécis, il grince des dents, retient son souffle comme si une simple apnée pouvait l’aider à prendre une décision.

– Alors ? le presse sa nièce.

Poséidon expulse l’air de ses poumons. Son souffle puissant balaye le jardin endormi.

Aux parfums de menthe, d’ail violet et de sauge bleutée, s’ajoutent ceux, salins, de l’iode et de la vase qui entourent constamment le dieu des océans.

L’Olympien balance. Il sait qu’il ne devrait pas, sait ce que son frère fait à ceux qui osent se dresser contre lui. Mais Zeus est si arrogant, si insupportable que...

– Ok, c’est bon, je marche avec vous... mais en échange, je récupère le trône. On est bien d’accord ?

Les coins des lèvres d’Athéna s’élèvent, Poséidon est tellement prévisible.

– Héra ? Qu’en penses-tu ?

Même si elle est à l'origine de tout, Athéna préfère que ses idées soient suggérées par d'autres. Une tâche assez simple pour qui connaît l'ego démesuré de la plupart des Olympiens, un stratagème utile pour celle qui garde secrets certains détails de son plan.

Patiemment, la déesse aux yeux gris attend la réponse de sa tante ; une réponse qu'elle connaît déjà.

Héra n'a pas besoin de réfléchir. La déesse du mariage se fiche pas mal de savoir lequel de ses frères posera son cul sur le trône de l'Olympe. Depuis que Zeus a enlevé Ganymède, puis immortalisé le beau prince troyen, Héra ne pense qu'à une chose : se venger de l'humiliation que son époux lui fait subir chaque jour.

Pour le principe, la déesse fait semblant d'hésiter une seconde, puis lève ses paumes vers le ciel.

– Je jure sur le Styx que Zeus nous rendra à tous les trois ce qu'il nous a volé. Ces chaînes forgées par mon fils sauront l'y obliger...

L'accord étant conclu, les déesses et le dieu se séparent.

Il est convenu qu'ils se retrouveront dans trois jours.

Trois jours c'est le temps qu'a réclamé Héra pour amadouer son époux, l'attirer dans le piège de son lit, là où il se rend sans autre arme que sa lance de chair, là où il est le plus faible.

« *Plus que trois jours à attendre...*, soupire intérieurement Athéna en les regardant s'éloigner. *Trois jours avant de retrouver Pallas...* »

## Thétis

### *Olympe*

#### 56 années avant la chute de Troie

Poséidon a parlé trop fort.

Sa voix, grave et profonde, roule comme des vagues sur les galets d'une grotte et réveille en sursaut l'immortelle endormie tout en haut du grand chêne.

Enroulée dans trois épaisseurs de toison de la brebis la plus douce, Thétis ouvre les yeux.

« *Poséidon* »

Si, depuis quelques nuits, la Néréide a quitté la mer profonde pour dormir dans les bois de l'Olympe, c'est justement à cause du dieu des océans.

Une seconde, Thétis redoute que Poséidon l'ait retrouvée, qu'il soit venu pour elle.

Puis elle entend les déesses et pousse un soupir de soulagement en comprenant qu'il n'en est rien.

En plus de celle du dieu des océans, deux voix montent à travers les feuillages : l'une est cinglante comme le cuir d'un fouet sur l'échine d'un cheval ; l'autre a la froideur

de l'acier dont on forge les armes. Deux voix que la Néréide connaît bien.

« L'épouse et la fille de Zeus ? Avec Poséidon ? »

L'affaire est intrigante, suffisamment pour que Thétis tende l'oreille, une oreille qu'elle a fort jolie, rose et nacrée ; une conque à l'ourlet délicieux ; un bijou.

Des cinquante filles de Nérée, le vieux de la mer, Thétis est la plus belle. La plus ambitieuse aussi. La Néréide désire plus que passer ses journées à tresser les chevelures de ses sœurs en les entremêlant de tourmaline arc-en-ciel et de corail. Thétis, elle, veut être la première, que son nom se suffise à lui-même, qu'il retentisse fort.

C'est pour ça qu'elle reste lovée dans la tiédeur de sa couche en haut du chêne noueux et laisse les paroles des trois comploteurs glisser dans son oreille.

Il est question de vengeance, de liens indestructibles.

Question aussi de promesses non tenues, de rancœur et d'humiliation.

Le quotidien de l'Olympe.

Occupés à comploter contre le Dieu des dieux et des hommes, les trois immortels ne se doutent pas qu'un grain de sable est en train de se glisser dans les rouages bien huilés qu'ils mettent en place. Un très joli grain de sable.

Puis, le silence retombe.

Thétis glisse un œil par-dessus sa branche.

Ils sont partis.

La Néréide étire ses longs bras blancs au-dessus de sa tête et observe un instant la lumière qui chatoie à travers les perles d'ambres de ses bracelets.

Dans sa tête trotte le serment que vient de prononcer Héra.

*« Je jure sur le Styx que Zeus nous rendra à tous les trois ce qu'il nous a volé. Ces chaînes forgées par mon fils sauront l'y obliger. »*

Thétis n'a aucune idée de ce qu'ils souhaitent récupérer. Des choses si importantes qu'ils ont décidé de se dresser contre le Dieu des dieux et des hommes.

L'important n'est pas là.

L'important c'est qu'elle tient peut-être un moyen d'obtenir ce qu'elle désire : s'asseoir sur le trône d'argent à la droite de Zeus.

L'ouvrage magnifique, au dossier finement ciselé, rehaussé d'or pur et d'electrum brillant, a été forgé par Héphaïstos pour sa mère.

Pourtant, Thétis s'y verrait bien. S'y imagine déjà.

Mais pour s'y asseoir, elle va devoir trahir, évincer celle dont c'est la place officielle : Héra.

Thétis hésite. Pas longtemps. Puis décide qu'après tout, vu ce qu'elle vient de découvrir, Héra ne mérite plus vraiment de s'asseoir à la droite de Zeus.

Pour Poséidon, c'est tout autre chose. Thétis ne se pose même pas la question. Elle a peut-être l'odorat trop fin mais elle trouve que le dieu des mers pue, probablement à cause des déchets qui s'incrument dans la longue barbe bleue qu'il ne lave ni ne peigne jamais. Un détail qui l'a frappée quand il s'est approché d'elle. L'Olympien a beau être marié à sa sœur Amphitrite, ça ne l'a pas empêché de tenter d'abuser de Thétis. C'est d'ailleurs pour ça que la Néréide dort dans les branches du grand chêne. Par précaution.

Sans qu'elle les convoque, les images reviennent. Celles des mains larges, aux doigts liés par de fines membranes, posées sur sa peau pâle ; celles des pieds nus de Poséidon, de ses orteils trop longs, recourbés et jaunis. Thétis a beau repousser le souvenir, elle sent l'odeur de vase qui se dégage du corps écailleux, la même que celle qui suinte entre les rochers, là où s'en vont pourrir les méduses et les crabes rejetés par les vagues.

Si sa sœur n'était pas arrivée à cet instant précis...

Thétis préfère ne pas penser à ce qui serait arrivé.

Ce jour-là, elle s'en est tirée de justesse.

Alors parler de trahison. Non. Poséidon mérite une punition.

Reste Athéna. Le seul point qui l'embête.

Thétis n'a rien à reprocher à la déesse aux yeux pers. Rien de rien.

En fait, elles se connaissent à peine, se croisent rarement. La déesse est une solitaire, une taiseuse qui semble animée par une éternelle colère. Pourquoi ? Contre qui ? Thétis ne sait pas, et puis, elle s'en fiche, ça ne la concerne pas, mais cette colère, elle la sent bouillir sous la surface lisse du visage de la fille de Zeus et n'aimerait pas qu'elle se retourne un jour contre elle. Les dernières qui s'y sont risquées, comme cette pauvre Arachnée qu'Athéna a transformée en araignée, ne sont plus là pour en parler.

Est-ce que le trône d'argent rehaussé d'or et d'électrum brillant en vaut vraiment la peine ?

Thétis est tentée de ne rien faire, de laisser les Olympiens à leur complot et de passer son chemin. Mais l'image du trône danse devant ses yeux.

Agir, elle en est sûre, pourrait faire d'elle la plus célèbre des cinquante Néréides. Plus encore que sa sœur Amphitrite, l'épouse de Poséidon.

Alors, malgré la tiédeur de sa couche et les risques encourus, Thétis décide que l'affaire mérite d'être tentée.

## **Thétis**

### *Enfers*

#### **56 années avant la chute de Troie**

Thétis a quitté sa forme de déesse pour prendre celle d'un vent léger, de quoi gagner en vitesse, en discrétion aussi. Sous cette forme, même un œil avisé ne saurait la reconnaître, elle est invisible, juste un souffle brillant qui ondule dans les profondeurs de la terre.

Bien sûr, c'est une Néréide, alors le parfum d'iode et de sel qui marque son sillage la trahit, mais ça n'a pas d'importance : à part les morts traînant leur corps de brume, nul n'est là pour s'en apercevoir.

Depuis qu'elle s'est réveillée dans la clairière, deux jours et une nuit ont passé.

Un temps qu'elle a mis à profit pour voler par-delà le Styx aux eaux noires et les champs d'asphodèles, dans ce lieu moisi où les racines et les sources des fleuves se recroquevillent. Un lieu maudit que même les immortels ne peuvent visiter sans frémir, un lieu qu'ils évitent habituellement.

Bravant les étendues arides aux vapeurs méphitiques, les marécages boueux puant le soufre et les étangs glacés, Thétis vole au milieu des enfers.

Des aboiements lui apprennent qu'elle est presque arrivée.

Le vent dont elle a pris la substance se brouille, devient plus épais. On dirait maintenant un de ces nuages que forment les insectes quand ils se déplacent en nuée. Une mélasse indistincte et mouvante qui devient de plus en plus compacte et s'éclaircit de l'intérieur.

Thétis reprend sa forme, s'étire.

Elle est nue, juste habillée de sa chevelure, une masse ondulante, vivante, de boucles épaisses d'une couleur indicible : soleil, miel, ambre et or fondu tout à la fois.

Thétis marche, balançant ses hanches généreuses et ses rondes épaules, appuyant le mouvement cadencé du vol léger de ses doigts.

Si le temps existait dans ces lieux ténébreux, il s'arrêterait sur son passage. Mais aux enfers, le temps n'existe pas... même si, dans le cas présent, Thétis risque d'en manquer.

Cerbère devant la porte d'airain remue la queue pour l'accueillir. Ses trois têtes se penchent pour la renifler. Son collier hérissé de piques frôle dangereusement la main de la Néréide. Une éraflure et c'est la mort assurée. Enfin, pour un mortel. Thétis, elle, ne risque pas grand-chose.

– Tout doux mon beau, je viens voir ton maître...

La déesse flatte les trois museaux dégoulinant de bave du gardien des enfers, gratouille un peu ses crânes entre ses six oreilles en prenant garde au collier.

Cerbère remue la queue, il a reconnu le parfum de l'ichor qui coule dans les veines de la visiteuse et la laisse passer en poussant des jappements de chiot amoureux.

Nulle magie là-dedans, le monstre est dressé pour empêcher les gens de sortir, pas pour leur interdire d'entrer.

D'ailleurs, il faut être un peu folle pour venir là de son plein gré. Folle, ou très ambitieuse.

La porte franchie, Thétis se change en aigle et s'éloigne du sol en battant l'air de ses longues ailes empennées. Même pour elle, le spectacle qui se déroule au Tartare est trop terrifiant pour qu'elle se risque à y déambuler.

Elle redresse le bec, lance son regard perçant de rapace loin devant elle, s'élève le plus haut qu'elle peut pour ne plus entendre les cris des damnés. Car là sont jetés les pires des criminels, les meurtriers, les Titans combattus par les Olympiens. Un endroit de désolation, de tortures sans fin, sans espoir de rédemption.

Pour rejoindre celui qu'elle cherche, Thétis dépasse le triple rempart d'airain et le brûlant Phlégéthon. Le fleuve de feu est si chaud qu'il lui roussit les ailes et l'oblige à s'élever encore plus haut.

Enfin, elle le trouve.

Juste devant la porte en fer fabriquée par Poséidon.

Thétis n'a vu l'Hécatonchire qu'une fois et avait oublié à quel point il est imposant.

Il ressemble à un arbre. Un grand, très grand arbre. Ses jambes ont l'épaisseur de dix troncs centenaires, des jambes assez puissantes pour supporter un buste

large comme une montagne d'où partent, dans toutes les directions, cent bras difformes et cinquante têtes de la taille d'un beau fruit bien rond. Pas moins.

Briarée, c'est son nom, est le seul en ces lieux à n'avoir commis aucun crime.

De cet endroit, il n'est qu'un des gardiens. Le plus puissant sans doute.

Exactement ce qu'il faut à Thétis.

Avec la légèreté d'une plume, la Néréide reprend sa forme et se pose devant lui.

– Bonjour, mon oncle, le salue-t-elle en ramenant devant sa poitrine le rideau de sa longue chevelure.

En découvrant Thétis devant lui les cent yeux de Briarée s'écarquillent mais, sur ses cinquante bouches, vingt seulement s'ouvrent pour lui répondre.

Le grondement qui franchit la barrière de ses lèvres évoque la chute d'une montagne, ou l'explosion d'un volcan, rien de compréhensible mais le souffle suffit pour repousser la Néréide de dix mètres et la faire chuter lourdement.

– Pardon mon enfant, s'excuse la bouche d'un seul visage tandis que deux bras puissants la soulèvent du sol. Les visiteurs sont rares au Tartare et j'oublie tout le temps que... bref.

Briarée n'en dit pas plus.

Le géant aux cent bras et aux cinquante têtes, fils de la terre et du chaos, repose la fille sur ses pieds et plisse un peu les paupières pour mieux la contempler.

C'est la plus jolie chose qu'il ait pu voir depuis... Briarée fronce ses cent sourcils sans réussir à se rappeler depuis quand il n'a pas vu une aussi jolie chose.

Briarée est un esprit simple. Et gentil. C'est pour ça que la Néréide est venue le voir. Pour ça et pour sa puissance incroyable.

– J'ai besoin de toi, mon oncle, lui dit poliment Thétis.

– Comment t'appelles-tu déjà ?

– Thétis. Je suis la fille de Nérée, la cinquantième.

– Ah.

Le gardien réfléchit. Un effort dont il n'a pas l'habitude. Briarée a peut-être cinquante têtes mais guère plus de matière cervicale qu'un nouveau-né.

Il cherche qui est cette Thétis qui prétend être sa nièce. Ne trouve pas. Le géant aux cinquante têtes et aux cent bras est une entité des premiers temps, un des fils de Gaïa, la mère primordiale, alors il a tellement de nièces et de neveux que ça n'est pas surprenant.

Puis, il se demande ce qu'elle fait là. Se dit que tout ça n'est pas bien normal. D'habitude, les gens que Zeus lui envoie sont attachés avec des liens d'airain et fouettés par leurs gardiens pour les faire avancer... et aucun n'a l'air content de le voir.

Elle, elle lui sourit et l'appelle « mon oncle » d'une voix caressante.

Briarée gratte trente de ses têtes du bout de trente de ses index. Le bruit évoque à Thétis le raclement horrible des outils des hommes dans les mines de fer.

Soulevés par les ongles noirs, des morceaux de peau blanche tombent en virevoltant devant elle, une neige qui la dégoûte sans qu'elle n'en montre rien.

– Mon oncle ? Allez-vous m'aider ? répète-t-elle doucement.

Pour lui répondre, Briarée choisit sa douzième bouche, celle en partant de la gauche. Il trouve qu'elle lui fait une belle voix, et puis, il n'y manque qu'une dent et le nez qui la surmonte n'est presque pas écrasé. Un souvenir de la guerre qu'il a menée il y a longtemps pour Zeus contre les Titans.

– Qu'as-tu fait pour te retrouver là ? Où sont tes chaînes et tes gardiens ?

Thétis rit. Un rire en grelot semblable au chant de la pluie quand elle tombe dans une coupe d'argent.

– Mais je ne suis pas une condamnée ! Je suis là pour te demander ton aide, répète-t-elle encore une fois.

– Ah.

Briarée se dandine, la terre tremble.

La dernière fois que quelqu'un lui a demandé son aide, ça s'est terminé par une guerre. Bon, il l'a gagnée, mais tout de même. Il n'aime pas la guerre. Lui, il aime sa place de gardien des enfers, sa porte de métal et son chien à trois têtes. C'est tout. Mais s'il le lui dit, elle va partir, c'est certain, et elle sent si bon.

– Mon aide pour quoi faire ? finit-il par demander en redoutant sa réponse.

– Pour sauver Zeus !

– Ah. Zeus.

Pour le coup, Briarée est ennuyé. Il aime bien le fils de Cronos. C'est lui qui lui a donné cette place de gardien du Tartare, alors peut-il refuser ?

– Nous n'avons plus beaucoup de temps, ajoute Thétis. C'est un complot.

Vu le temps que met le géant à digérer la moindre information, elle préfère ne pas en dire plus.

Briarée soupire, cinquante bouches à la fois, un sacré vent.

Une nouvelle fois, Thétis vole et retombe dix mètres plus loin.

– Zut...

Le géant la ramasse, la redresse, s'excuse en rougissant.

– Je suis désolé, c'est parce qu'il n'y a pas beaucoup de visiteurs au Tartare et que...

– Laisse tomber, pas de soucis... Par contre, tu décides quoi ? s'impatiente Thétis en se frottant les fesses.

Briarée hoche une tête, la quatrième sur la droite, celle qui a les plus beaux yeux et un menton rasé de frais (il fait un roulement, sinon, c'est trop long), se penche vers la fille jolie qui sent bon, la saisit à trois mains pour ne pas la casser, et l'installe sur son dos.

– Bien, je viens, mais pas longtemps, Cerbère n'aime pas être tout seul, ça le déprime...